«ENTRE GÉNÉALOGIE, HISTOIRE ET PATRIMOINE»

Nouvelles de CHEZ NOUS

BULLETIN D'INFORMATION DE LA FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS DE FAMILLES DU QUÉBEC

Vol. 9, nº 11, décembre 2020

Mot du président

Au printemps dernier je vous rappelais, lors de la présentation du rapport annuel de la Fédération pour l'année 2019, que notre demande de subvention pour l'embauche d'un archiviste avait été rejetée l'an dernier. Ce projet visait à répertorier les écrits les plus marquants que nos associations ont produits par le passé et tout particulièrement, ceux provenant d'associations qui n'existent plus.

Yves Boisvert a dernièrement mis la main sur un vieux disque dur duquel il a pu tirer plusieurs anciens numéros de bulletins provenant des associations de familles. Les informations parues dans ces bulletins n'ont pas toutes la même valeur après quinze ou vingt ans. Mais, nous avons maintenant pour projet d'identifier en 2021 la présence de textes marquants dans ces vieilles publications. Nous espérons ainsi trouver de petits bijoux qui pourront connaître une deuxième vie par une diffusion dans *Les Nouvelles de Chez nous* (NCN).

Nous comptons toujours sur les associations encore actives pour repérer des textes de valeur qui pourraient aussi paraître dans les NCN. Il nous revient davantage de fouiller la documentation héritée des associations maintenant disparues. Celles-ci ont souvent laissé à la Fédération des caisses de documents, pas seulement leurs anciens bulletins mais aussi des documents administratifs, états financiers ou procès-verbaux. Nous avions jusqu'à il y a quelques années un local pour les entreposer. Il a fallu abandonner cette approche lorsque le gouvernement a cessé de nous accorder une subvention annuelle. Il n'y avait de toute façon personne ou pratiquement personne qui demandait à entrer au local où les documents s'empilaient de plus en plus. La Fédération n'avait pas non plus un mandat de conservation comparable à celui des archives nationales.

Michel Bérubé

Au dernier numéro, je vous annonçais par ailleurs la publication par mon association d'un livre intitulé *La Saga des Bérubé depuis 900 ans*. Il doit être distribué aux membres de l'association avec le prochain bulletin, celui de l'hiver 2021. Il s'agit d'un geste qui s'inscrit dans la commémoration de l'arrivée de notre ancêtre commun Damian Berrubé (aussi Berrubey ou Berruby) en 1671, il y a 350 ans. En 2022, ce sera aussi le 350e de Rivière-Ouelle, là où il s'est établi comme les ancêtres de nombreuses familles pionnières de l'Est du Québec et même du Madawaska (nord du Maine et du Nouveau-Brunswick).

La mention de 900 ans qui apparaît dans le titre a pu en étonner certains. Précisons que le livre s'appuie principalement sur les traces laissées par le nom depuis le XIIe siècle et sur la généalogie génétique. En termes de généalogie traditionnelle, les Bérubé ne peuvent reculer

plus loin dans le temps que les années 1540, lorsque la tenue des registres de baptêmes et de mariages est devenue obligatoire dans le monde Chrétien. Comme une Olive Berrubé s'est mariée en 1542 à Limésy, en Normandie, paroisse d'origine des grands-parents de l'ancêtre venu en Nouvelle-France, et qu'elle est probablement née dans les années 1520, cela nous donne tout de même une généalogie de près de 500 ans. Du côté de l'Angleterre, une petite Sibella, fille de Richard Berube, a été baptisée en 1540 dans la paroisse Saint-Jean-Baptiste d'Halifax, près de Leeds, au Yorkshire-Ouest. Pour reculer un autre quatre cent ans, il faut naturellement beaucoup de spéculation en reliant des portions de lignées familiales avec ce que nous savons de notre ADN.

Il n'y a pas beaucoup de familles qui ont le privilège de remonter aussi loin dans le temps. Les Bérubé sont en quelque sorte chanceux parce qu'ils ont traversé le Bas Moyen Âge en Angleterre, là où des archives importantes ont été conservées et numérisées en ce qui a trait aux Anglo-Normands, des francophones, alors très présents et surtout dominants au sein de ce royaume. En décembre 2019, j'ai par ailleurs eu l'occasion de publier dans les NCN un texte intitulé *Les Jobin font du progrès*. L'information provenait de M. Marcel Jobin. Là aussi, il a été possible de remonter loin dans le temps parce que les Jobin du Québec peuvent se rattacher à des Jobin de Suisse qui retracent des ancêtres au XIVe siècle, dont un qui a vécu de 1340 à 1429 et son fils, de 1370 à 1444. Il est tout de même question ici de près de sept siècles.

Je vous parle de tout cela pour souligner qu'il est encore possible de faire des découvertes étonnantes sur notre passé en France, mais également hors de France. Cela donne une idée du potentiel que certaines familles un peu chanceuses peuvent tirer de la généalogie génétique pour valider des hypothèses formulées sur la base de données tirées de l'Histoire européenne ou de l'onomastique (la science des noms propres de personnes).

Recette traditionnelle des fêtes au Québec

Ragoût de boulettes facile et rapide

Vous ne voulez pas faire un ragoût de pattes de cochon qui va vous prendre deux jours. Il y a une version, aussi goûteuse qui va faire le travail et qui va vous prendre deux heures avec un peu moins de gras. Voici la recette...

- Deux livres de porc haché maigre
- 2 c. à thé de fines herbes italiennes
- 5 feuilles de laurier
- 7 tasses de thé ordinaire (Salada ou autres)
- 2 gousses d'ail finement hachées
- 2 oignons coupés en dés
- 1 c. à thé de clou moulu
- 1 c. à thé de sel de céleri
- 1/2 c. à thé de muscade
- 1/2 c. à thé de cannelle
- 3/4 de tasse de farine blanche tout usage
- Sel, poivre

Prendre la viande hachée et faire des boulettes de la grosseur d'une balle de golf. Vous devriez en obtenir entre 18 et 20. Faire saisir dans la poêle avec un carré de beurre et un filet d'huile d'olive les boulettes, assaisonnez de sel et de poivre. Une fois les boulettes sautées de tous les bords, mettre celles-ci de côté. Déglacer la poêle avec deux tasses de thé en remuant au fouet et ajouter la farine diluée dans de l'eau froide. Une fois la sauce épaissie en ébullition, mettre toutes les épices, l'ail et les oignons.

Faire cuire pendant 10 minutes en remuant. Transférer les boulettes et la sauce dans un chaudron avec les 5 tasses de thé restantes et laissez cuire et réduire à feu doux-moyen pendant 2 heures en remuant de temps à autres. Ajouter sel et poivre au goût. Vous pouvez ajouter des patates directement dans le ragoût pendant la cuisson pour les faire cuire. Bon appétit!

Un Jean-Baptiste heureux qui doit se discipliner

Par Michel Bérubé

Le taux de mortalité qui est en hausse au Québec à cause de la COVID-19 soulève bien des questions. Peut-être y a-t-il des traits de notre personnalité collective qui se retournent contre nous. Dans *Le Code Québec* publié en 2016 par Jean-Marc Léger et al., nous sommes décrits comme un peuple globalement heureux qui aime « vivre le moment présent ». C'est peut-être justement ce trait de caractère qui rend plus difficile, pour plusieurs d'entre nous, de sacrifier présentement nos journées en se confinant pour un bénéfice futur ou par altruisme, pour protéger les autres. Est-ce attribuable à notre caractère latin? J'en doute personnellement, mais j'ai toujours eu de la difficulté à reconnaître les Québécois de souche française comme des latins.

Le Code Québec soulignait justement que le Canada se situait au cinquième rang, en 2015, dans le classement des gens heureux par nation, derrière la Suisse, l'Islande, le Danemark et la Norvège, juste devant la Finlande, les Pays-Bas et la Suède. Le livre soulignait par ailleurs que la forte moyenne canadienne était en partie attribuable aux Québécois qui se disaient heureux à 88% contre 77% pour le reste du Canada. Pris isolément, le Québec se serait classé très haut parmi les pays heureux. Les résultats du *World Happiness Report* de 2019 sont un peu différents puisque la Finlande passe au premier rang devant le Danemark et la Nouvelle-Zélande au 9ième, devant le Canada. Cela permet tout de même de faire un constat important. Les habitants des pays nordiques sont beaucoup plus heureux en général que ceux des pays du monde latin. Les États-Unis se classent par ailleurs au 19e rang et la France au 24e.

Il semble y avoir plusieurs facteurs qui influencent le bonheur des habitants d'un pays. L'effet des politiques gouvernementales en est un qui compte pour beaucoup, un peu plus même que l'environnement économique et social. Les Québécois sont moins riches que certains de leurs voisins, mais quand même plus heureux. Les Danois sont encore plus taxés que nous le sommes, mais pourtant parmi les plus heureux au monde, bon deuxième en 2019, troisième en 2015. Le fait de vivre dans une société plus égalitaire constitue plutôt une source de bonheur que le contraire. Ceci dit, les Québécois sont certainement moins heureux en 2020, dans le contexte de la pandémie qui nous affecte, que nous l'étions avant son apparition. Mais, cela doit être vrai également pour les autres peuples affectés, à peu près tout le monde à des degrés divers. Disons qu'il nous faut sans doute un peu plus d'efforts que d'autres, et je ne pense pas ici aux Français ou aux Italiens, pour se discipliner, se confiner, et rester quand même heureux.

Le climat et la géographie ont certainement un effet im-

portant sur l'évolution de notre tempérament collectif. Ce sont des facteurs qui peuvent expliquer comment il se fait que nous nous comparons aux Danois ou aux Norvégiens quand il est question de bonheur collectif. En Islande (2e en 2015 et 4e en 2020), il ne fait pas très chaud non plus et les paysages peuvent même rappeler ceux de la lune ou d'une autre planète.

Ce que l'ADN nous révèle de nos origines peut-il aussi entrer en ligne de compte? Personnellement, j'aurais plutôt tendance à penser que oui. Les Francs et les Normands, des gens d'origine germanique, tout comme les Wisigoths, les Burgondes ou les Alemani, autrefois présents en Alsace et en Suisse, tout cela doit également compter pour beaucoup dans notre bagage génétique et dans ce qui est en quelque sorte inné chez nous. C'est par là également que nous sommes apparentés aux autres peuples heureux de ce monde, malgré toute l'influence que la France, les États-Unis et l'Angleterre ont exercé sur notre histoire et sur notre évolution.

Le Québec a par ailleurs beaucoup changé depuis 50 ans et notamment depuis la publication en 1978, par Jacques Bouchard, de son livre *Les 36 cordes sensibles des Québécois d'après leurs six racines vitales*. Dans *Le Code Québec* de 2016, on indique par exemple que le Québec se situe au 5e rang mondial pour la valorisation de l'entrepreneuriat, derrière Taïwan, la Norvège, Singapour et la Suède, donc parmi deux états nordiques et deux autres asiatiques. Nous ne dédaignons pas non plus l'argent comme pouvaient le faire des générations qui nous ont précédés. Nous sommes aussi un peu plus individualistes maintenant.

Il y a une réponse à un sondage de Léger qui m'a bien amusé en me rappelant que l'on prête aux Normands la devise « peut-être bien que oui, peut-être bien que non ». Celle-ci a été maintes fois évoquée lorsque l'on commentait nos deux référendums de 1980 et de 1995. Le répondant a simplement formulé ceci : « Je ne suis pas certain si je suis encore indécis ».

Ceci dit, rappelons-nous que les associations de familles se sont multipliées très vite au cours des années 1980-90 dans un contexte qui permettait de faire vibrer facilement la fierté nationale. *Le Code Québec* permet de réaliser que cette fierté est toujours aussi présente et ce, même si la majorité des cordes sensibles propres aux Québécois se sont estompées depuis 30 à 40 ans. La fidélité au patrimoine demeure quand même une de nos cordes sensibles.

Les Québécois demeurent en somme des gens fiers mais apparemment plus individualistes et surtout, beaucoup plus tournés qu'auparavant vers le monde extérieur au Québec. Il leur faut cependant faire un peu plus d'efforts pour demeurer des gens heureux malgré les nombreux malheurs qui frappent nos voisins et ce monde extérieur auquel nous sommes plus sensibles. Il n'est pas étonnant que les dernières élections américaines aient soulevé ici, non seulement de l'intérêt mais aussi de l'émotion.

Association des Descendants de Paul Vachon (familles Vachon et Pomerleau)

Rassemblement virtuel

Assemblée Générale Annuelle 2020

L'Association des Descendants de Paul Vachon (familles Vachon et Pomerleau) a récemment tenu son assemblée générale annuelle en mode virtuel. Ainsi, le samedi 12 septembre 2020 de 9h30 à 11h30, 16 membres se sont réunis en vidéoconférence via l'application ZOOM. En ouverture et en fermeture d'assemblée, une pièce musicale préenregistrée de Josée Vachon, auteure, compositrice et interprète et fière représentante franco-américaine des descendants de Paul Vachon en Nouvelle-Angleterre a été présentée aux invités via l'application You Tube. C'est donc sur une note joyeuse que la rencontre s'est tenue.

Par ailleurs, sur résolution dûment adoptée, les membres présents ont accepté de prolonger d'un an le mandat de leur conseil d'administration afin de permettre la tenue d'élections en personne à la prochaine AGA selon le processus usuel. Par la même occasion, le rapport d'activité, le rapport du registraire et les états financiers ont été présentés et adoptés par les membres. À cet effet, la pandémie a eu peu d'impact sur les finances de l'association qui se portent toujours très bien et qui se maintiennent à un niveau stable depuis plusieurs années. Il en va de même pour le nombre de membres actifs qui demeure supérieur à 115 personnes.

Lors de la rencontre, un entretien a eu lieu avec Monsieur Pierre C. Poulin, auteur du livre intitulé *Hervé Pomerleau, bâtisseur du Québec moderne*. Ainsi, les invités ont pu en apprendre davantage sur la carrière et le parcours professionnel exceptionnel de cet entrepreneur en construction. Le rassemblement du 25e anniversaire de l'association (1996-2021) qui est en cours de planification fut également discuté. Le conseil d'administration espère pouvoir tenir cet évènement en personne et analyse différents scénarios pour une rencontre à Québec ou à Saint-Georges. Restez à l'affut, car davantage d'information sera communiquée aux membres via le bulletin trimestriel de l'association.

Le courrier des lecteurs

Monsieur Michel Bérubé, président
Fédération des associations de familles du Québec
650, rue Graham-Bell, bureau 210
Québec (QC) G1N 4H5

Monsieur le président,

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt comme d'habitude *Nouvelles de chez nous*. Je vous félicite pour ce bulletin qui par sa qualité rend un bel hommage à la Fédération et aux associations de familles.

Dans le mot du président, à la question à savoir ce qui avait pu donner une impulsion aussi importante à la multiplication des associations de familles durant les années 1980, vous faites appel à deux phénomènes qui ont pu avoir de l'influence : la montée du nationalisme québécois et les retombées du voyage du Général de Gaulle en 1967. Ces événements n'ont certes pas nui à la multiplication des associations de familles. Toutefois, la raison principale qui m'a poussé à fonder la Fédération des familles souches à l'époque, c'est le constat que j'ai fait des suites des fêtes de famille lors du tricentenaire de l'Île d'Orléans en 1979.

Sur le site du Répertoire du patrimoine culturel du Québec, on peut lire à propos de ces fêtes l'extrait suivant :

Parallèlement aux fêtes paroissiales, le tricentenaire de l'île est le théâtre de fêtes familiales. Déjà attestée au tournant du siècle, la ferveur commémorative entourant les familles souches et leurs terres ancestrales se manifeste à nouveau par de grandes retrouvailles. De mai à septembre, dix-neuf familles rendent hommage à leurs aïeux qui se sont établis sur l'île entre les XVIIe et XIXe siècles. Elles laissent par ailleurs un legs pérenne en publiant des généalogies et en installant quatorze plaques ou monuments.

Au cours de la préparation ce ces fêtes, j'étais responsable de la section de généalogie des Archives nationales. Quand il a été question de célébrer les familles à l'occasion des fêtes de l'Île d'Orléans les gens se mirent à me téléphoner pour savoir comment créer une association de familles. Ayant à répondre à cette question à de plusieurs reprises, j'ai pris les informations nécessaires auprès d'associations déjà existantes, entre autres, si ma mémoire est fidèle, celles des Lemieux, des Cloutier et des Dion. Je me suis employé à aider de la sorte les personnes désireuses de fonder une association de familles dans le cadre de ces fêtes. Il s'en est créé 21, mais seulement 19 ont réellement célébré.

Mais quel n'a pas été mon étonnement de constater que trois ans plus tard, des 21 associations ainsi créées, seulement trois subsistaient encore? Je me suis demandé comment il se faisait que tant de travail et tant d'énergie se soient perdus. J'ai vite compris que si nous ne voulions que les associations de familles subsistent, il fallait créer une Fédération permettant aux personnes désireuses de fonder une association et de la faire durer, d'aller chercher l'expertise et le support nécessaires auprès de cette fédération. C'est ce qui a mené à la création en 1983 de la Fédération des familles souches, ce qui, je vous en assure n'a pas été une sinécure, mais heureusement a pu poursuivre son existence.

L'année 1984 en particulier a vu plusieurs associations de familles célébrer leurs ancêtres. Je pense aux Lemieux, Cloutier, Dion, Asselin, Langlois et j'en oublie. L'élan était donné. Vous connaissez la suite.

Je profite de cette lettre pour vous remercier ainsi que toutes celles et tous ceux qui contribuent encore à faire vivre la Fédération et permettent aux associations de familles de subsister.

En espérant que la Covid ne viendra pas briser cette tradition si populaire chez nous. Longue vie à la Fédération et bon succès dans le soutien que vous apportez!

Michel Langlois

Jean-Paul Gagnon nous a quitté

Le 14 novembre, il s'est éteint quelques semaines seulement avant de célébrer ses 100 ans. Il devait en effet devenir centenaire le **8 décembre 2020**. Connu comme un généalogiste qui a énormément travaillé sur la famille Gagnon, il avait aussi mené une carrière importante en tant qu'ingénieur avant de se consacrer entièrement à cette passion. De plus, Jean-Paul a beaucoup voyagé en France (près de cinquante fois dans sa vie selon ses propres dires) où il a même collaboré à la création d'une association française des familles Gagnon.

Sur cette photo, on l'aperçoit à côté d'un monument dédié au compositeur Maurice Ravel, une photo prise dans la maison de celui-ci à Monfort-l'Amaury, à l'ouest de Versailles, maison transformée en musée. La photo a été prise en mai 2019 alors que Jean-Paul pilotait un groupe de Gagnon effectuant un voyage de retour aux sources. Vous avez bien lu. Il réalisait à l'âge de 98 ans ½ un voyage en France qu'il avait planifié au bénéfice d'une trentaine de Gagnon et amis des Gagnon. D'ailleurs, il n'y avait sans doute pas de meilleur guide pour nous raconter l'histoire, ici et là, d'un Gagnon d'autrefois, voire celle d'un château ou d'un manoir ayant appartenu à des Gaignon/Gagnon de France.

Certains se souviendront surtout de la participation de Jean-Paul à des salons organisés par la Fédération et durant lesquels il tentait de vendre les gros dictionnaires réalisés sur chacune des branches des Gagnon. Il était présent la dernière fois aux galeries Chagnon les 28-29 octobre 2017, son ordinateur portable sous le bras. Il était venu seul de Montréal la veille, dans sa propre voiture, malgré une mauvaise température. S'il fallait chercher parmi nous un vrai passionné de généalogie, J.P. serait un parfait candidat. Il y a même de quoi se demander si cette passion n'explique pas en elle-même sa remarquable longévité.

J'ai participé au voyage des Gagnon en 2019. Je ne le regrette pas, ce voyage nous ayant donné l'occasion de marcher dans les pas de cet homme d'expérience et de rencontrer plusieurs de ses amis français. Pour marcher, il en était capable! Il a même monté une à une chacune des marches du Mont Saint-Michel jusqu'au plus haut palier accessible, ce qui m'a vraiment impressionné; j'en garderai toujours le souvenir.

Nos condoléances à la famille, aux Gagnon d'Amérique et de France ainsi qu'à tous ceux qui ont su apprécier l'engagement de cet être exceptionnel.

Georges-Aimé Normand
Vétéran de la bataille de l'Atlantique
Première partie: les années de jeunesse et la mobilisation

La devise de l'Association, « Érige avec cran », sied fort bien à Georges-Aimé Normand car du cran, il en a fait preuve tant dans sa vie privée que sur le marché du travail. Encore aujourd'hui, fort de ses 97 ans, il a bon pied, bon œil et il jouit d'une mémoire fabuleuse. C'est le récit d'une vie intense que je compte vous faire partager en deux temps. Une première partie sera consacrée à sa jeunesse et à sa participation à la Seconde Guerre mondiale. La seconde partie fera partager sa vie de famille et sa carrière au travail.

Fort de ses 97 ans, Georges-Aimé Normand jouit d'une mémoire fabuleuse. Il s'est fait un grand plaisir de me montrer ses riches archives photographiques sur la période de la guerre.

Les années de jeunesse

Georges-Aimé Normand naît le 11 juin 1918 à Montréal. Il est le quatrième enfant de Georges Normand et de Diana Daigle. Leur histoire a été publiée sous le titre « *La famille de Georges Normand, une longue association avec le Canadien Pacifique* » (vol. 3, nº 3).

À l'époque de sa naissance, l'atmosphère générale est au soulagement et aux réjouissances. En effet, la Première Guerre mondiale en est à ses derniers soubresauts et elle se conclura le 11 novembre 1918. De plus, la pandémie de la grippe espagnole, qui aura fait vingt millions de morts dans le monde, semble résorbée au Canada.

Georges-Aimé Normand, ERA Classe 3 (Engine Room Artificer, traduit en français par « Chef des machines ») sur le destroyer HMCS Hamilton.

L'existence de Georges-Aimé se déroulera entièrement dans l'Est de Montréal. Il voit le jour sur le rue de Rouen (appelée Forsyth à l'époque), à l'angle de la rue Joliette. À l'âge de trois ans, la famille déménage sur la rue Saint-Germain, à quelques rues à l'ouest puis sur la rue Chambly, un peu plus à l'est cette fois. Finalement, en 1931, la famille installera ses pénates durant une trentaine d'années au 2377 de la rue Cuvillier. Comme son père travaille pour la compagnie Canadien Pacifique dont les ateliers de réparation sont situés dans l'est de la ville, il importe de demeurer à proximité du lieu de travail.

Les années de prime jeunesse se déroulent normalement, ce qui ne l'empêche pas de se livrer à des espièglerie, comme de faire éclater des gros pétards sur la voie ferrée au passage des tramways. Dans un registre plus sérieux, il a été servant de messe. Comme enfant de chœur, il a accompagné à quelques reprises le prêtre qui allait porter les derniers sacrements aux malades. Le rituel entourant cette célébration était fort impressionnant pour un jeune garçon. Sur la rue, au passage du prêtre, les personnes s'arrêtaient et prenaient une attitude respectueuse en présence des « Saintes Espèces ». Dans la maison du malade visité, la noirceur et un grand silence régnaient. La mise en scène était théâtrale.

Il termine ses études primaires en 9e année à l'école Sainte-Jeanne-d'Arc, autrefois appelée Académie Laurier. C'est le niveau terminal des études pour la très grande majorité des gens de l'époque. Il a seize ans et il aborde le marché du travail. Son premier travail consistera à livrer les commandes pour l'épicerie Duchesne. Devant l'entregent et la débrouillardise démontrés au travail, son patron lui confie la collecte des comptes auprès des clients. Et c'est au volant de la voiture de son patron, une belle DeSoto qu'il fait la collecte. Ceci le rend très populaire auprès de la gent féminine.

Par l'entremise de son père Georges, il entrera par la suite au service du Canadien Pacifique en 1939 comme apprenti-machiniste. Cette entreprise offrait de belles perspectives d'avenir pour un jeune homme de 20 ans. Il est affecté au département de dessin de la « Loco Tools » aux Ateliers Angus. L'usine participait à l'effort de guerre en assemblant les « Valentines », chars d'assaut

ASCENDANCE PATRILINÉAIRE DE GEORGES-AIMÉ NORMAND

Gervais Le Normand et Léonarde Jouault
(Fille de Guillium et Gabrielle Coiste)
Mariage à St-Martin-d'Igé, Perche, le 3 juin 1636

Jean Le Normand et Anne Le Laboureur
(Fille de Thomas et Marguerite Bardin)
Mariage à Notre-Dame-de-Québec, Québec, le 18 juillet 1656

Joseph Normand et Marie Choret
(Fille de Robert et Marie-Madeleine Paradis)
Mariage à Notre-Dame-de-Québec, Québec, le 29 octobre 1693

Jacques Normand et Marguerite-Louise Collet
(Fille de Pierre-Joseph et Marguerite Courtois)
Mariage à Saint-Charles-Borromée, Charlesbourg, Québec, le 21 avril 1730

Jacques-Philippe Normand et Marie-Marguerite Langlois
(Fille de François et Marie-Josephte Genois
Mariage à Saint-Ignace-de-Loyola, Montmagny, le 5 juin 1752

Antoine Normand et Marguerite Gamache
(Fille de François et Marguerite Fortin)
Mariage à Notre-Dame-de-Bonsecours, L'Islet, le 24 novembre 1801

Antoine Normand et Véronique Caron
(Fille de Joseph et Céleste Fournier)
Mariage à Saint-Port-Joli, L'Islet, le 22 novembre 1836

Honoré-Cyrias Normand et Marguerite Baillargeon
(Fille de Louis et Suzanne Couillard)
Mariage à Notre-Dame-de-Bonsecours, L'Islet, le 14 février 1860

Joseph Normand et Rose-Anna Sarrazin
(Fille de Maxime et Délima Beauchamps)
Mariage à Notre-Dame-de-Grâce, Hull, le 17 novembre 1890

Georges Normand et Diana Daigle
(Fille de Joseph et Hélène Simoneau)
Mariage à La Nativité-de-la-Sainte-Vierge, Île de Montréal, le 21 octobre 1912

Georges-Aimé Normand et Lucie Cardin
(Fille de Louis et Marie-Louise Desrochers)
Mariage à Sainte-Jeanne-d'Arc, Île de Montréal, le 28 juin 1944

Association des Normand d'Amérique 2015-01-26

d'infanterie produits pour le compte de la Grande-Bretagne. Son travail consiste à modifier les plans des composantes des chars selon les besoins et les usages prévus.

Le service est dirigé à l'époque par des anglophones qui ne semblaient pas apprécier la présence d'un francophone au sein de la « grande office » selon l'expression de l'époque. Le harcèlement au travail était quotidien. On lui confiait les tâches les moins intéressantes, comme à un employé de seconde classe. On le forçait à travailler tard le soir ou à se présenter au travail le samedi ou le dimanche. Bref, toutes les tâches qu'ils ne voulaient pas accomplir. Ce manège durait depuis trois mois lorsque un jour, il claque la porte. On est en 1941.

Au service de Sa Majesté

Dès qu'il quitte le travail, il se rend au bureau de la Marine sur la rue Drummond à Montréal. Cette décision de s'enrôler est une décision personnelle, volontaire, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir le cœur gros à l'idée de s'embarquer dans une telle aventure. Quant au choix de la marine, il est lié à une expérience désagréable vécue au sein de l'armée de terre en 1940 à l'occasion d'une formation obligatoire reçue quelques mois plus tôt. Il rencontre un officier et on lui fait une proposition intéressante. Compte tenu de son expérience technique, Il est engagé comme ingénieur junior et il a le statut de sous-officier (*E.R A classe 3 – Engine Room Artificer*, soit en français « Chef des machines »).

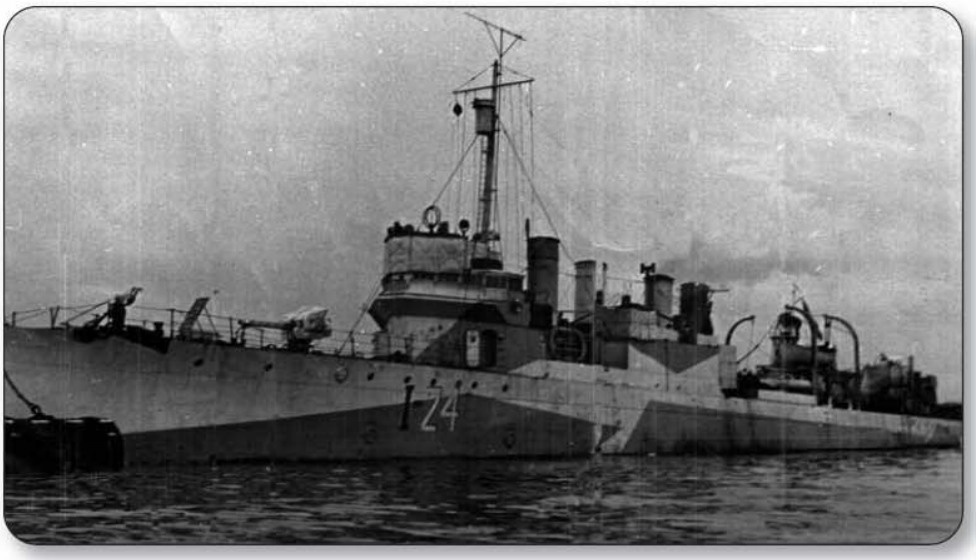
La marine l'envoie suivre une session de formation spécialisée en ingénierie à Victoria en Colombie-Britannique. Ce voyage de Montréal à Victoria sera la croix et la bannière. Après trois jours de voyage en train, il loge à son arrivée à la Maison de la Marine où il se fait voler ses vêtements. Il lui en coûtait 0,50 $ pour dormir par terre dans le corridor, faute de lit. Il suivra des cours durant douze jours mais réalise rapidement qu'il perd son temps. Il demande à être transféré à Halifax où il sera plus utile.

À son arrivée à Halifax, on l'assigne sur le destroyer HMCS Hamilton. Ce navire, de la classe « Town », a été construit en 1918. Il est un des 50 destroyers transférés de la *United States Navy* à la *British Royal Navy* et il est affecté au service d'escorte. À bord, Georges-Aimé est responsable du système de propulsion du navire ; il dirige un groupe d'une trentaine d'hommes répartis sur deux quarts de travail. Ce navire sera son point d'attache durant trois ans, soit jusqu'en août 1943 alors que le bâtiment de guerre est retiré des opérations et converti en bateau-école pour la formation des marins.

La bataille de l'Atlantique

Dès le début des hostilités de la Seconde Guerre mondiale en 1939, la route de ravitaillement sur l'Atlantique, allant de l'Amérique du Nord au Royaume-Uni, est menacée par les Allemands qui tentent de couper les lignes vitales de ravitaillement. La navigation dans l'Atlantique Nord est extrêmement dangereuse. Les voies maritimes de l'Atlantique Nord deviennent un sinistre champ de bataille. Pour assurer le ravitaillement stratégique, il faut pouvoir traverser l'Atlantique et maintenir ouverte cette ligne vitale de communication.

À cette fin, il convient d'organiser et de contrôler le mouvement des navires pour assurer le transport des troupes et des grandes quantités de marchandises. Le meilleur moyen de régler les mouvements et de protéger les navires, c'est de constituer des convois où les navires marchands se déplacent en formation, encadrées par des navires de guerre. Mais à partir de septembre 1940, les sous-marins allemands, les célèbres *U-boots*, commencent à employer la stratégie de la meute de loup. La nuit, des groupes de sous-marins fondent sur les convois en provenance de l'Amérique du Nord et en direction de l'Angleterre. La tactique a des résultats dévastateurs. Parfois, jusqu'à 20% du convoi de cargos chargés à ras bord coulent. Étant donné le nombre élevé de pertes et l'impossibilité de répondre aux besoins de nouveaux navires, la Grande-Bretagne se tourne vers les États-Unis et le Canada.



Le Destroyer HMCS Hamilton est un bâtiment de guerre de la classe « Town », Il est affecté à la protection des convois de ravitaillement qui doivent traverser l'océan Atlantique

Le HMCS Hamilton

C'est dans ce contexte qu'entre en scène le destroyer HMCS Hamilton. Le rassemblement des navires marchands et des navires escortes avait lieu à Halifax. Le groupe d'escorte canadien dont il fait partie, fait la navette entre Halifax et l'Est de Terre-Neuve, là où d'autres groupes d'escorte canadiens et britanniques prennent la relève jusqu'aux îles britanniques. Les ordres de déplacement du convoi ne sont transmis que quotidiennement. Les itinéraires n'étaient jamais connus à l'avance compte tenu de la menace constante des sous-marins allemands. C'est un travail difficile et dangereux,

Le mode de fonctionnement est simple. Les navires de guerre, que ce soit des destroyers, des dragueurs de mines ou des contre-torpilleurs, se déplacent beaucoup plus rapidement que les navires marchands ; ils manœuvrent donc en arc de cercle autour du convoi pour assurer la protection. Un convoi de ravitaillement est formé d'une quarantaine de cargos. Selon Georges-Aimé, ce n'est en moyenne qu'environ 32 à 34 navires qui arriveront à destination.

Georges-Aimé Normand a été un témoin privilégié de ces évènements. Alors que la prise de photos était interdite, il s'est vu autorisé à utiliser une caméra. Tous les documents photographiques qui illustrent cet article proviennent de ses archives personnelles et sont autant de témoignages vibrants.

Chaque mission était stressante. Il y avait la crainte constante d'être dans la mire d'un « U-boot » allemand à l'affût. C'était toujours angoissant d'entendre une explosion en pleine nuit, signe qu'un navire avait été touché par une torpille ennemie. On tentait alors de repêcher les membres d'équipage qui avaient survécu. Quand un bateau-citerne était touché, une immense nappe gluante de pétrole brut se répandait sur l'eau. Pour repêcher les hommes, on laissait flotter un filet de câbles auquel les survivants s'accrochaient. Une fois remontés sur le navire, noircis et englués, ils étaient arrosés copieusement à l'aide de boyau d'arrosage pour les nettoyer. Après un ou deux jours de repos, ces derniers demandaient à être affectés à des tâches afin de venir en aide à la mesure de leurs moyens. Par contre, c'était une grande satisfaction de voir un sous-marin ennemi en surface, abandonné par son équipage. Quelques salves de canon suffisaient pour l'envoyer par le fond.

La navigation dans l'Atlantique Nord demeure toujours extrêmement dangereuse ; les membres de la Marine mouraient non seulement à la suite des attaques de l'ennemi, mais aussi de l'exposition aux intempéries et des accidents qu'entraînent le brouillard et les

Des membres d'équipage prennent une pause. La bonne entente prévaut même si parfois la tension monte un peu entre ces individus de nationalités différentes.

Tous les convois vers la Grande-Bretagne sont escortés par des navires lourdement armés.

tempêtes d'hiver. Il n'était pas rare d'affronter des eaux déchaînées avec des vagues de 10 à 15 mètres (30 à 45 pieds). « Être pris dans une grosse tempête sur un croiseur, ça fait peur. » confiera Georges-Aimé. Mieux vaut être dans la salle des machines que sur le pont. Le risque de chavirer était fréquent car on notera qu'un bâtiment de guerre a un profil étroit et qu'il est conçu pour se déplacer rapidement et pas nécessairement sûrement.

La vie sur le navire est relativement calme. La bonne entente y prévaut même si parfois la tension monte entre les membres d'équipage provenant de plusieurs nationalités. La discipline règne et la hiérarchie est respectée scrupuleusement. Il se souvient que la nourriture sur un bateau canadien était bonne, voire meilleure que sur les navires britanniques, comme il sera en mesure de le constater lorsqu'il évoluera à bord du destroyer HMS Jamaica. L'allocation quotidienne attribuée pour la préparation d'un repas sur un navire canadien était de 0,85 $ alors qu'elle n'était que de 0,35 $ sur un navire anglais. La qualité en faisait les frais.

Tous les mois, il recevait un gros colis rempli de gâteries, don de la Croix Rouge de Montréal, acheminé par le Cercle des Fermières. Ceci suscitait l'étonnement et l'envie de plusieurs car il était le seul à en recevoir. La raison est qu'il était le seul Canadien, gradé en plus, à bord du navire.

Le HMS Jamaica

En 1943, au terme de son service sur le HMCS Hamilton, les autorités transfèrent Georges-Aimé en Angleterre dans le cadre des opérations de l'éventuel débarquement des alliés en France. Sa nouvelle affectation l'envoie sur un autre navire, un croiseur cette fois, soit le HMS Jamaica. C'est en Europe maintenant qu'il poursuit son service militaire.

Le HMS Jamaica est un croiseur léger de la classe « Colony ou Fiji ». Mis en chantier en 1939, il est utilisé à partir de 1942 pour escorter les convois. Il est armé beaucoup plus lourdement que le destroyer HMCS Hamilton et beaucoup plus gros avec ses quatre ponts. Quand Georges-Aimé monte à bord de ce croiseur, dont il estime l'équipage à environ 2 000 hommes, c'est dans le cadre des opérations liées au débarquement allié sur les côtes françaises. On recourra à la force de feu de ses canons pour bombarder les positions allemandes et soutenir l'infanterie qui doit prendre position tout le long de la côte française.

Formation dans le port d'Halifax d'un convoi de navires marchands en partance pour la Grande-Bretagne.

Les autres affectations du Jamaica se sont déroulées dans le cercle Arctique. Le bâtiment reprend son travail d'escorte des convois arctiques qui, cette fois, empruntent l'Atlantique Nord puis l'océan Arctique car la destination des convois est l'Union soviétique. Pour les années 1943 et 1944, les archives navales relèvent dix missions d'escorte de convoi pour ce bâtiment de guerre qui a ouvert le feu maintes fois sur des navires allemands.

Dans le cadre du programme « Prêt-Bail » mis en place par les États-Unis en 1941, qui est un programme d'armement destiné à fournir du matériel de guerre aux pays amis durant la guerre sans intervenir dans le conflit, la Grande-Bretagne a fourni un effort immense, avec l'aide de ses dominions, dont le Canada, pour expédier du matériel en URSS. On se rappellera que c'est dans le cadre de ce programme que les chars d'assaut *Valentines* étaient assemblés aux Usines Angus à Montréal où on retrouvera de nouveau Georges-Aimé Normand un peu plus tard.

Cette fois, ce sont des croiseurs anglais vendus à l'URSS que le Jamaica doit escorter pour assurer la livraison. Au départ de l'Écosse, le convoi prend la route de l'Arctique en empruntant la mer de Norvège. Les navires se tiennent le plus loin possible de la côte norvégienne – étant conscients par ailleurs du danger de s'approcher de la banquise – où les Allemands sont solidement installés en raison des réserves de charbon et pour évidemment intercepter les convois qui ravitaillent l'URSS. Les navires entrent ensuite dans la mer de Barentsz, située au nord le la Russie occidentale et se dirigent vers la destination finale, soit

Le HMS Jamaica est un croiseur léger de la classe « Colony ou Fiji ». Armé lourdement, il escorte les convois dans le cercle arctique en route vers l'URSS..

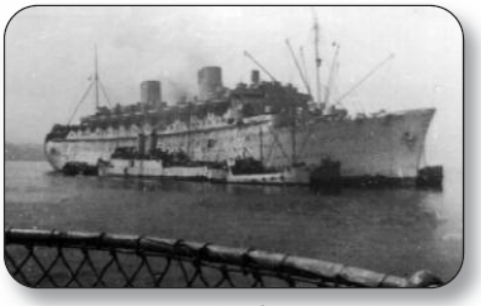
On recourra à la force de feu des canons du croiseur Jamaica pour bombarder les positions allemandes lors du débarquement en Normandie en 1944.

le port de Mourmansk dans la péninsule de Kola. Puis quelques jours plus tard, les navires reprennent le chemin du retour vers la Grande-Bretagne.

À son retour en Angleterre, Georges-Aimé est rapatrié au Canada et on le retrouve à Halifax en 1944. On lui accorde une permission de 21 jours. Il revient à Montréal où il revoit sa dulcinée, Lucie, dont on fera connaissance dans la deuxième partie du récit. Il en profite pour faire la « grande demande » et tous deux conviennent de se marier lors de sa prochaine permission. Au terme de son congé, il retourne à Halifax et il est affecté sur d'autres destroyers. La période des convois est terminée et les navires de la Marine royale canadienne s'affairent dorénavant au nettoyage et au déminage des ports.

En juin 1944, il revient se marier à Montréal. Le séjour est bref car il doit retourner à Halifax. Il sera finalement démobilisé à Montréal où il s'installe définitivement. Ainsi commence sa nouvelle vie civile.

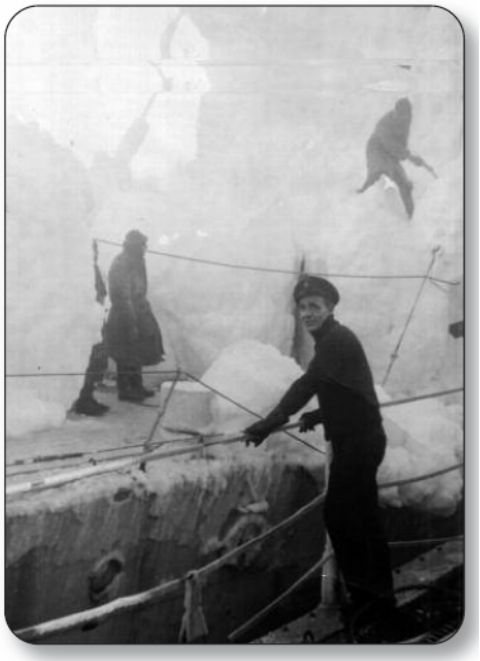
En conclusion, il faut retenir que le Canada a joué un rôle déterminant dans la bataille de l'Atlantique. Dès 1942, le Canada assurait une partie importante de la défense des eaux nord-américaines et il est devenu le principal partenaire de la Grande-Bretagne dans la défense des convois transocéaniques. Plus de 25 000 voyages furent effectués entre les ports nord-américains et bri-



Le navire New Amsterdam fait partie de la marine marchande. Il fera partie d'un des convois que le HMS Hamilton escortera en mer.

Quand la présence de sous-marins allemands est détectée, des grenades anti sous-marines sont larguées. Une explosion sous-marine est une grave menace pour un submersible.

Georges-Aimé Normand prend un peu d'air frais sur le pont avant de retourner dans la chambre des machines.



La navigation dans la zone arctique se fait dans des conditions difficiles. Georges-Aimé assiste aux opérations de déglaçage du navire qu'il faut mener régulièrement car il est alourdi par des tonnes de glace.

« Être pris dans une grosse tempête sur un croiseur, ça fait peur. » confiera Georges-Aimé Normand.

tanniques sous escorte des forces canadiennes. Malheureusement, la Marine royale canadienne a perdu près de 2 000 marins et 24 navires de guerre alors que la marine marchande canadienne a essuyé des pertes de 1700

Il n'était pas rare d'affronter des eaux déchaînées avec des vagues de 10 à 15 mètres (30 à 45 pieds).

marins et 70 navires. Georges-Aimé Normand aura eu la chance de survivre à cette guerre qui fut des plus meurtrières.

À suivre : La famille et le travail

Sources:

Propos recueillis auprès de M. Georges-Aimé Normand

Site Internet du Ministère des anciens combattants

www.uboat.net

Richard Normand (66)

Georges-Aimé Normand au Victoria Squre, devant le palais de Buckingham, lors de son retour d'URSS.

Le coin du geek

Par Yves Boisvert

Les perles de youtube

Voici certains sites sur Youtube qui, à défaut de vous instruire, vous feront rire ou sourire.

SaveAFox
Avec une moyenne de plus de 200 000 personnes par jour qui regardent les aventures du renard Finnegan et de la gardienne du parc Mikayla, on est presque jaloux du bonheur qu'ils ont. https://www.youtube.com/user/spookelliot

James Blackwook - Racoon Whisperer
Ici on est en présence d'un hurluberlu des maritimes qui, le soir venu, donne à manger à des rongeurs, en l'occurrence des ratons-laveurs. Chaque soir, les petites bêtes, devenues obèses morbides, mangent une dizaine de kilos de saucisses à hot-dogs en plus de gâteaux et de desserts de toutes sortes. Les ratons-laveurs sont tellement gras qu'ils peinent à marcher… https://www.youtube.com/channel/UCrUI5mqQeZTiWui5UF0DsxA

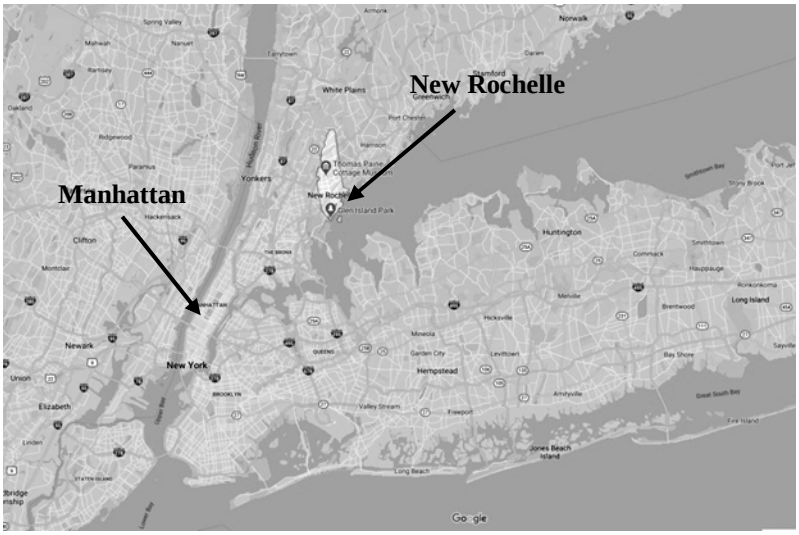
Le Chef Michel Dumas
La grande et la petite cuisine par un chef cuisinier français pas snob et compliqué pour deux sous. Plus de 600 000 abonnés. https://www.youtube.com/channel/UCSLyEx8ISkp567AjOAHYN5Q

New Rochelle, État de New York : Épicentre de la COVID-19 mais aussi épicentre de la France à New York

Par Marco Dubois

Dans les actualités sur la pandémie de COVID-19, nous avons appris en mars dernier que le premier épicentre de cette maladie dans l'état de New York était la ville de New Rochelle. Pour comprendre la rapidité de la propagation de l'épidémie à New York, il faut voir la situation de New Rochelle par rapport à New York.

New Rochelle est une banlieue de la métropole, située au nord est de l'île de Manhattan et du quartier du Bronx. La ville est à 19 milles (31 Km), soit à environ 20 minutes de New York. Il s'agit d'une banlieue aisée juste en dehors du brouhaha de la grande ville.



Localisation de New Rochelle par rapport à New York

La communauté de la Nouvelle Rochelle a été fondée en 1688 par une trentaine de famille provenant de la ville de La Rochelle, en France. Pourquoi ces Français se sont-ils installés en Nouvelle-Angleterre?

Comme mentionné dans le Boisé 128, de nombreux Français ont quitté la France pour l'Amérique après 1685, suite à la révocation de l'Édit de Nantes et la reprise des persécutions religieuses envers les protestants.

Puisque La Rochelle était un important foyer protestant, de nombreuses familles ont choisi de quitter la France pour vivre leur religion en paix. L'un des endroits tout désigné était la Nouvelle-Angleterre, où le protestantisme régnait et une certaine liberté sociale et économique existait.

Ce sont donc 33 familles qui ont choisi de partir pour cette nouvelle terre d'accueil. Officiellement, la date de fondation est 1688 mais la vraie histoire de la Nouvelle Rochelle débute en 1689. À l'arrivée des Européens, une grande partie du territoire de la presqu'île formant cette pointe de l'état de New York était occupée par la tribu des Siwanoys. Un Anglais du nom de Thomas Pell a acheté ce territoire de cette tribu en 1654. Le 20 septembre 1689, il vend 6 000 acres de terres à Jacob Leisler de New York. Ce dernier achète ces terres pour un groupe de Huguenots provenant de La Rochelle. Le prix de vente est de 11 625$ et une condition particulière accompagne la vente : la nouvelle communauté doit fournir à Thomas Pell et ses descendants, un veau bien gras à tous les 24 juin, fête de St-Jean-Baptiste, faisant référence à une vieille tradition de festin en ce jour de l'année. Cette condition est « éternelle » et tant que requise par la famille. Cette condition est toujours maintenue et est devenue une tradition annuelle!

La Nouvelle Rochelle est alors devenue une terre d'accueil pour les Huguenots en Nouvelle-Angleterre. Cette ville a conservé le principe de demeurer une communauté protestante francophone jusqu'en 1760. Le nom de Nouvelle Rochelle reflétait bien le lien avec La Rochelle et son côté français. On y parlait français et les gens des environs y envoyaient même leurs enfants pour apprendre le français!

On peut supposer que la chute de la Nouvelle-France en 1760 et la montée de l'idée indépendantiste dans les colonies américaines ont favorisé le déclin de l'identité française et l'intégration à la nation américaine naissante pour les résidants de cette localité.

Les Du Bois à New Rochelle

La plaque présentée ici indique les noms des chefs de famille huguenots qui se sont installés à New Rochelle pendant la période coloniale. On y retrouve des noms bien connus ici comme, par exemple, Allaire, Bonneau, Garnier, Lambert, Mercier, Morin, Poirier et Du Bois!

Plaque identifiant les chefs de famille huguenots de New Rochelle

D'après mes recherches et en recoupant celles faites précédemment par Jean-Marie Dubois pour ses articles sur les Huguenots en Amérique, j'ai pu identifier deux Du Bois à New Rochelle en 1688 et en 1724.

Le premier, Jacques Dubois, originaire de Marenne en Saintonge serait arrivé en 1688 avec sa femme, Blanche Souzeau (ou Sauzeau), sa fille prénommé Blanche et un garçon orphelin, confié à leurs soins, du nom de Daniel Mesnard.

Le couple n'eut malheureusement pas le temps de profiter de sa terre d'accueil; Jacques est décédé en septembre 1688 et sa femme alla le rejoindre en 1689! Quant à leur fille, elle épousa René Het et vécut à New Rochelle

Le second est Paul Dubois qui s'est marié avec Judith Sicard, fille d'un pionnier, en 1724. Je n'ai pas trouvé ses parents mais un arbre trouvé sur Ancestry indique que son père serait Abraham DuBois, originaire de New Paltz. Cela pourrait le relier à Louis DuBois, pionnier de New Paltz. Paul semble définitivement s'être établi à New Rochelle. Cependant, son origine est incertaine.

Des traces des pionniers encore présentes

En plus de la plaque présentée plus haut, la présence des pionniers huguenots est encore visible aujourd'hui puisqu'on y retrouve de nombreuses rues, un parc une bibliothèque et une église qui honorent des pionniers ou font référence à leur origine.

Tiré de :
Marco Dubois, Le Boisé, automne 2020
bulletin de l'Association des familles Dubois

Références :

- Histoire des réfugiés huguenots en Amérique: https://archive.org/details/cihm_04083/page/n5/mode/1up
  En version originale anglaise:
  http://library.logcollegepress.com/Baird%2C+Charles+Washington%2C+History+of+the+Huguenot+Emigration+to+America%2C+Vol.+2.pdf
- - https://en.wikipedia.org/wiki/New_Rochelle,_New_York#Etymology_and_early_history

Blague du temps des fêtes

Prends des noix mélangées Robert.

Non merci Maurice. J'ai une allergie. J'ai de la misère à respirer après en avoir manger.

Tu n'es pas allergique pantoute!

Non? Comment tu le sais?

Euh… Faudrait que tu brises et enlèves les écales avant de les manger...

Une nouvelle version de la théorie de la relativité!

Lecture proposée par Betty Chouinard

Imagine un moment que tu sois né en 1900 comme certaines personnes de plus de 100 ans.

À 14 ans (1914) commence la Première Guerre mondiale et celle-ci se termine quand tu as 18 ans avec un solde de 22 millions de morts.

Peu de temps après, une pandémie mondiale, la grippe espagnole, tue 50 millions de personnes. Tu en ressors vivant et indemne, tu as 20 ans (1920).

Puis à 29 ans (1929), tu survis à la crise économique mondiale qui a commencé avec l'effondrement de la bourse de New York, provoquant l'inflation, le chômage et la famine.

À 33 ans (1933), les Nazis arrivent au pouvoir.

Tu as 39 ans (1939) quand commence la Seconde Guerre mondiale et elle se termine quand tu as 45 ans. Pendant l'Holocauste, 6 millions de Juifs meurent. Il y aura plus de 60 millions de morts au total.

Lorsque tu as 52 ans (1952) commence la guerre de Corée.

Par la suite, à 64 ans (1964), la guerre du Vietnam commence et se termine quand tu as 75 ans.

Une personne âgée de 35 ans, née en 1985, pense que ses grands-parents n'ont aucune idée à quel point la vie est difficile.

Une personne née en 1995 et aujourd'hui âgé de 25 ans pense que c'est la fin du monde lorsque son colis d'*Amazon* prend plus de trois jours à arriver ou lorsqu'il n'obtient pas plus de 15 « likes » pour sa photo publiée sur *Facebook* ou *Instagram*.

En 2020, beaucoup d'entre nous vivons dans le confort, avons accès à plusieurs sources de divertissement à la maison et pouvons grâce aux aides gouvernementales survivre paisiblement à une nouvelle pandémie.

Mais les gens se plaignent parce que pendant plusieurs semaines ils doivent rester confinés chez eux. Ils ont pourtant de l'électricité, le téléphone, de la nourriture, de l'eau chaude et un toit sur la tête. Rien de tout cela n'existait autrefois. Mais l'humanité a survécu à des circonstances beaucoup plus graves, avez-vous reçu des bombes sur la tête? Avez-vous perdu la vie à la guerre?

Mais depuis des jours, vous vous plaignez parce que vous devez porter des masques pour entrer dans les supermarchés, faire les boutiques, prendre les transports en commun...

Il serait peut-être temps d'être moins égoïstes, de cesser de se plaindre et de chialer… NON ?

Auteur inconnu

Les Séguin d'Amérique, tous ensemble

Depuis la fondation de l'Association des Séguin d'Amérique en 1990, une banque de données généalogiques a graduellement été développée pour être publiée sous la forme d'un dictionnaire de tous ceux qui portent le nom Séguin (ou les variables de ce nom : Seguine, Sigouin, Saillant, Sawyer, Ladéroute, Laderoot…) sur le continent américain. En 30 ans; cette banque a été constituée d'après tous les actes civils de nos ancêtres et contemporains dont une grande partie provient de notre ancêtre François Séguin au XVIIe siècle.

Grâce à ses connaissances informatiques, notre généalogiste Luc Séguin a entrepris l'immense travail de moderniser l'ensemble de nos données et d'en faciliter l'accès. Une équipe du Conseil d'administration a entrepris la tâche colossale de saisir les entrées du dictionnaire vers une base de données globales informatisées. Ainsi, chacune des inscriptions devient un individu; même les femmes Séguin peuvent s'y s'inscrire ainsi que leurs enfants. Jusqu'à maintenant, nous avons plus de 40 000 individus identifiés. L'accès à ces données est désormais si convivial que vous pourrez même y imprimer vous-même vos propres fiches familiales.

Devenez membre de l'Association des Séguin d'Amérique pour 25 $ par année et ayez un accès illimité et convivial à ce trésor de connaissances généalogiques des Séguin d'Amérique, que vous soyez du Québec ou du Wisconsin! Si ce n'est déjà fait, vous pourrez inscrire vos descendants dans ce répertoire inestimable pour la postérité de votre famille.

Nicole Séguin, présidente
Association des Séguin d'Amérique
présidente@lesseguindamerique.ca